

Henri VanLier, Anthropogénie

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(SGDL 1995-1997 - Quatrième état : juillet 1995)

Chapitre 10 - Le spécimen hominien

- A. LE SPECIMEN HOMINIEN COMME AVAL ET AMONT
- B. LES SCHEMES CORPORELS
- C. LE CORPS PROPRE
 - 1. Le corps propre thématiqué par la caresse
 - 2. Le corps propre thématiqué par la réserve
- D. LES REPRESENTATIONS CORPORELLES ENDOTROPIQUES
- E. UNE UNITE HETEROGENE ET HETEROCLITE
- F. LA DEMULTIPLICATION RYTHMIQUE DU SPECIMEN HOMINIEN PAR NOYAUX, ENVELOPPES, RESONANCES, INTERFACES
- G. LA HIERARCHIE DES FANTASMES
- H. LE GESTE
 - 1. La gesticulation et le ralenti
 - 2. La rhétorique gestuelle du vêtement
 - 3. L'intergeste
 - 4. La thématiqué du geste : la danse
- I. L'OEUVRE
 - 1. Les oeuvres techno-sémiotiques
 - 2. Les oeuvres purement sémiotiques. Le monument
 - 3. Les oeuvres déclarées comme oeuvres. Conformés et extrêmes
- J. LA MANIERE ET LE STYLE
- K. LE X-MEME
- L. LA COMMUNION DES SPECIMENS HOMINIENS
 - 1. L'interpellation, la provocation, l'altercation, l'apostrophe
 - 2. L'amour et la haine
- M. LES LIMITES TEMPORELLES DES SPECIMENS HOMINIENS
 - 1. La mort
 - 2. La naissance
- N. LE SPECIMEN HOMINIEN COMME SYSTEME COMPLIQUE ET COMPLEXE

Pour désigner le vivant hominien singulier, l'anthropogénie évitera le terme d'individu, apparu seulement au XVII^e siècle, dans les circonstances très particulières du rationalisme bourgeois, et que ne connurent, avec ce sens de "vivant indivis", ni le latin classique ni le latin médiéval. L'individualité (dividere, in- négatif) suppose une indivision ultime ou principielle qui, augurée à travers l'unité de salut de l'âme chrétienne, ne fut thématifiée et postulée que par la "pensée" cartésienne et romantique, puis par la "conscience" (scire, cum) au sens de Hamilton. L'anthropogénie évitera autant le terme de sujet, ne prenant vraiment corps qu'en 1950.

Bien que lourd à manier, le terme de spécimen hominien a l'avantage de ne pas poser de problème de division ou d'indivision, et d'autre part il rappelle utilement à chaque instant que le "un tel" dont il s'agit appartient à une espèce, qu'il n'est pas intelligible sans les autres spécimens de cette espèce et sans l'évolution constante de son espèce, dont ses particularités ne sont qu'une manifestation locale et transitoire, comme état-moment d'Univers. Espèce est alors entendu au sens courant d'une population d'organismes capables de se reproduire entre eux durant un temps appréciable, à l'exclusion d'autres, dont on dit pour cela qu'ils n'appartiennent pas à la même espèce. (Qu'en botanique la notion d'espèce soit plus subtile ne doit pas nous inquiéter ici, où il s'agit d'une espèce animale.)

A. LE SPECIMEN HOMINIEN COMME AVAL ET AMONT

Pour l'anthropogénie ce qui frappe surtout dans le spécimen hominien en tant que système c'est la distinction qui s'y perçoit et s'y pratique entre un aval et un amont.

Dans les chapitres antérieurs, nous avons assez vu que chacun (chaque un) a une stature, qu'il exécute des manipulations, des angularisations, des transversalisations, qu'il collabore avec ses semblables, qu'il subit et provoque des effets de champ, qu'il produit des images, des musiques, des langages à tout le moins massifs. Ce sont là autant d'interfaces ostensibles entre son milieu intérieur et son milieu extérieur, lequel comprend ses semblables et son environnement.

Mais en même temps nous avons vu que chacun était également (a) possibilisateur, (b) beaucoup plus endotropique que les autres animaux, (c) présentiel au point d'être souvent présentif (thématisant comme telle la présence-absence <4C6>). La distanciation sémiotique nous a semblé souvent doubler la distance technique <2A>. En sorte que les opérations hominiennes se montrent souvent comme des productions à partir d'un certain en-deçà de leur agir ou de leur pâtir ostensibles. Pour signaler cet en-deçà, ainsi que la procession et récession des actions-passions par rapport à lui, on désignera les opérations comme un aval, et leur en-deçà, qui paraît souvent les déborder, comme amont. En exploitant le fait que, physiquement, un aval signale toujours un certain amont dont il procède, et l'amont un certain aval qui est sa fin.

L'aval du spécimen hominien a été déjà bien illustré dans les chapitres antérieurs, à l'occasion de la manipulation, de la marche, de

la production technique, de la production sémiotique d'images, de musiques, de langages, etc. Par contre, son amont n'a pas encore été envisagé autrement que par allusion. Il faut donc conclure cette première partie de l'anthropogénie, ayant pour objet les bases d'Homo, en consacrant le présent chapitre à considérer d'abord les trois aspects principaux de l'amont hominien : (a) les schèmes corporels, (b) le corps propre, (c) les représentations endotropiques du corps. Puis à voir comment, étant donné cet aval et cet amont, un spécimen hominien tend à s'organiser par noyaux, enveloppes, résonances, interfaces. Ensuite, à suivre comment l'amont se réalise et se fixe dans l'aval moyennant le geste, l'oeuvre, le style-manière.

On reviendra alors à la question de son unité, qui n'est pas fatalement indivise, comme le voudrait "individu", mais qui est réelle, et que les cultures particulières ont visé par des mots comme "je", ou "moi", ou "self", ou "sva", ou "wo-yi". Pour éviter les particularités culturelles restrictives ou arbitraires, l'anthropogénie parlera en ce cas du "X-même". Lequel connaît une naissance et une mort problématiques, et par là très anthropogéniques. Tout comme furent particulièrement anthropogéniques les états intersystémiques violents que suscitent de pareils systèmes, et qu'on désigne un peu partout par des équivalents de "amour" et de "haine".

Cela aurait pu s'illustrer plus abondamment et plus finement à la fin de l'anthropogénie, après avoir considéré dans une deuxième partie les accomplissements et dans une troisième les articulations sociales d'Homo. Mais il s'agit bien de bases, qui ont dû s'annoncer dès Homo habilis, pointer chez Homo erectus, se stabiliser chez Sapiens et sapiens sapiens, qu'il fallait donc aborder dans cette première partie, quitte à manquer d'exemples et à rester général. Du reste, le dernier chapitre de l'anthropogénie <27> reviendra sur les avatars historiques du X-même hominien après avoir envisager les organisations d'Homo en vies <24>, en ethnies <25>, en époques <26>, en vertu de son ethos <23>.

B. LES SCHEMES CORPORELS

Commençons donc par ce qui semble le plus facile à saisir dans l'amont d'Homo, les schèmes corporels.

Le français permet de distinguer utilement les schémas et les schèmes. Si l'on presse les mots, les schémas désignent les éléments simplifiés, plus ou moins stéréotypés, d'une performance physique. Les schèmes, au contraire, désignent, en deçà de cette performance particulière, une potentialité ouverte, une virtualité, une faculté, une aire de jeu dont elle procède plus ou moins ostensiblement chez Homo possibilisateur <6A>. Dans le schème, il y a alors au moins autant d'imagination que de perception et de motricité effective. Et plus d'amont que d'aval. Aristote aurait dit : plus de puissance que d'acte.

En rigueur, les animaux aussi activent-passivent des schèmes, - le saut dans tel saut, la prise dans telle prise, - mais chez eux les virtualités d'exécution sont si proches des schémas d'exécution qu'elles n'en sont guère distinctes ; c'est, du reste, ce qui fait l'infaillibilité du bond de la panthère, et plus encore le couplage du bras et de l'oeil chez la mante religieuse. Chez Homo, par contre, on est frappé, lors d'un mouvement quelconque, par les degrés de liberté qui le nimrent, par le "jeu" qui l'habite, et dont il semble éclore. C'est là

une conséquence de la distanciation que font surgir la stature et la manipulation hominiennes <1A1>. C'est aussi une suite de la neutralisation cognitive <1D2b> et du lissage émotionnel <1D2c> du cerveau d'Homo.

Ainsi y a-t-il chez un spécimen hominien, pour les autres et pour lui, en amont d'une position dressée, le dressement. En amont d'un coït, l'accouplement. En amont d'une saisie ou d'une détente, la possession et le don. Tous ces cas font parler de volonté et de désir <6I-J>, et ceci donne à toute réalisation hominienne une aura qu'exploite en particulier le danseur, mais aussi l'orateur dont le geste est éloquent (loqui, ex). Ou le chef dont on dit qu'il a ce surplus (cet amont des actes en plus de leur aval) qu'est l'autorité (augere, augmenter). L'autorité (auctoritas) qui fait l'auteur (auctor).

On peut se demander alors si les schèmes corporels hominiens sont stables, comme les idées platoniciennes, qui en ont été historiquement des hypostases. A l'échelle de l'Univers peut-être, s'il est vrai que celui-ci n'est capable que d'un certain nombre de formations de base, comme le donne à croire la cosmologie contemporaoine <18E1-2-3>. Mais pas à l'échelle des spécimens hominiens, lesquels, comme tous les vivants, sont des compatibilisations locales et transitoires de séries biologiques hétérogènes. Il y a donc un devenir des schèmes corporels hominiens selon la constitution continue d'Homo, c'est-à-dire au fil de l'anthropogénie.

Ce devenir des schèmes s'est réalisé à travers l'évolution anatomo-physiologique des spécimens hominiens. Mais aussi à travers la suite des objets et des processus techniques (et assurément artistiques) qu'il a créés, et qui sont tous comme des schèmes rendus visibles, audibles, tangibles, palpables. Ce fut le cas dans le passage de la pierre éclatée à la pierre taillée, puis dans le passage des machines simples aux machines d'énergie, puis d'information, autant de schèmes pour ainsi dire réifiés. Au point qu'une des significations du développement technique et artistique d'Homo tiendra dans sa pulsion à réaliser (rendre réel), à incarner certains de ses schèmes corporels, tant somatiques que nerveux. Tantôt pour les chosifier, ou du moins les établir, dans la technique et l'art quotidien. Tantôt pour les raviver et les étendre, par exemple dans l'art extrême.

Les schèmes doivent également être pris en compte si l'on veut comprendre les indexations. En plus de sa charge physique (anatomique, physiologie) et sémiotique, un index (un mouvement indexateur) est chargé des virtualités des schèmes qui sont en deçà de lui, et qui permettent de comprendre sa puissance, dans le pouvoir, dans le langage conatif, dans la sacralisation du bouc émissaire, dans la présentation (éveil de présence) des présents (éveilleurs de présence), et plus généralement dans la collaboration, le compagnonnage, la communauté, la société <3F>. De même, il faudrait mesurer jusqu'à quel point la théorie des indexations pures (déchargées) que sont les mathématiques <17A> et celle des schèmes corporels se recouvrent pour une large part.

Enfin, on doit également prendre en compte les schèmes corporels à l'occasion de cet autre fondement des systèmes sémiotiques que sont les indices. L'anthropogénie a assez vu dans ceux-ci le rôle de la causalité, de la similitude, de la contiguïté <2B2>, où le soubassement des schèmes anatomiques et physiologiques du sujet indiciateur est patent. Mais cette fois il faut bien comprendre dans le "corporel" le "cérébral" ou le "nerveux" en général. Ce sont les schèmes neuroniques qui permettent de

fonder les édifications particulières d'indices et d'index que sont alors les concepts, diversement chargés ou déchargés (purifiés).

C. LE CORPS PROPRE

Etant donné un organisme, le terme de corps propre a été inventé pour désigner ce que l'existentialisme français a appelé le corps-pour-soi, par opposition au corps-pour-autrui, que rencontrent le chirurgien qui opère, la drogue ou le médicament qui modifient chimiquement, les moyens de transport qui véhiculent.

L'anthropogénie lui reconnaîtra deux aspects essentiels. (a) Un corps propre est un organisme vivant en tant qu'il est accompagné de présence-absence. (b) Un corps propre est un organisme vivant en tant qu'il est un point de vue d'Univers, et pas seulement un point de vue sur l'Univers.

Ce double aspect appartient, une fois de plus, à tous les animaux supérieurs, mais il n'est thématiqué que chez Homo, dont le cerveau endotropisant, possibilisateur, etc. peut dégager, souligner, prolonger ce qui, chez les autres vivants, n'est qu'une composante fugace entre l'objet de la performance et la performance même <1B>.

Sous ses deux aspects, on l'aura compris, le corps propre hominien est irréprésentable, non déterminable ou situable spatio-temporellement, finalement indescriptible. En effet. (a) D'abord, la présence-absence dont il est indissociable n'appartient pas à l'ordre des fonctionnements, seuls descriptibles <4B>. (b) Un point de vue d'Univers échappe à la situabilité dont disposent les points de vue sur l'Univers.

Ainsi, le corps propre d'Homo, thématizable comme tel, introduit dans l'Univers un événement à la fois singulier, suprême, premier, ultime, originel. Tellement qu'il est impossible d'en dire plus que ce qui vient d'être dit sans faire pire que mieux. Sinon en s'attardant à deux expériences où il se performe implicitement, allusivement mais aussi thématiquement. A savoir la caresse, déjà largement esquissée chez les animaux supérieurs. Et la réserve, qui semble propre à Homo.

1. Le corps propre thématiqué par la caresse

La caresse est d'abord l'expérience la plus forte du corps propre de l'autre. Ou de l'autre comme corps propre.

En opposition avec le frottement et la prise, elle utilise les ressources fusionnelles des terminaisons tactiles superficielles et profondes pour dissoudre les particularités du corps caressé et n'y retenir, en l'éveillant à lui-même, que le parti d'Univers et la présence-absence qu'il est à soi. En d'autres mots, elle exploite les ressources du tendre, lequel comprend un étirement et un amincissement à la fois ductile et intrusif (du moins selon l'étymologie supposée qui fait dériver tendre de tendere, teinein). D'autant plus profonde fonctionnellement qu'elle paraît se mouvoir en surface. D'autant plus profonde qu'elle saisit la présence-absence à travers la profondeur fonctionnante.

Ce faisant, la caresse s'adresse aux textures plus qu'aux structures <4D>. Elle se meut dans la jouissance plus que dans le plaisir ou les plaisirs <6D>. Elle porte à l'extrême les propriétés du rythme <1A5> : l'alternance, l'interstabilité, l'accentuation (fugace), le tempo, l'autoengendrement, le strophisme, la convectivité, la gravitation par noyautage, enveloppement et résonance. Par tout cela le caressé est

simultanément posé et solubilisé, posé comme Autre et Même, ou autre-même, même-autre, délimité et infinitisé, étendu et peloté (mettre en pelote) dans un lieu et une durée, ou plutôt comme un lieu et une durée non référables à des coordonnées. Pour autant la caresse ne peut être construite. Elle s'induit mais ne s'apprend pas.

Dans cette proximité et cette autosuffisance qu'elle (se) crée du corps propre du caressé, la caresse éveille d'ordinaire concomitamment le corps propre du caressant. Alors s'installe un retour réduplicatif de deux présence(s)-absence(s), et une circularité conclusive de deux points de vues d'Univers (non sur l'Univers). En sorte que deux corps propres font une seule réalité intersystémique, où "les caressés sont seuls au monde". La caresse induit alors le nourrisson comme spécimen dès l'étreinte de la nourrice. Comme plus tard elle induira la seconde naissance du corps propre de l'amant qu'est l'accouplement, dans l'échange avec le corps propre de l'aimé. Ces deux aspects s'annoncent chez l'animal.

Etant donné l'ampleur et les souplesses de la possibilisation hominienne <6A>, intervient cependant un comportement singulier : c'est que chez Homo la caresse est volontiers transspécifique (dépassant son espèce), et s'adresse souvent à des animaux familiers, pet dog et pet cat, où pet semble signifier pet<y>, petit, pelotable. L'animal peut alors être perçu dans sa sensibilité justement animale, avec l'intérêt positivement d'entrer dans un échange original de présence-absence et de point de vue d'Univers, et négativement de n'avoir pas à affronter les surprises qui surviennent quand le caressé est hominien, donc possibilisateur et pouvant dérouter l'imaginaire (imagination + fantasmes <6K4>). Souvent aussi l'animal caressé est perçu comme neutre, en sorte que peut être poursuivie une jouissance solipsiste dans la stimulation exclusive du corps propre du caressant.

Du reste, moyennant les possibilisations du cerveau d'Homo, la caresse hominienne connaît d'autres métamorphoses, comme de s'adresser à des caressés inanimés, plantes, pierres précieuses, chapelets de bois et d'ambre, doués imaginativement de sensation, ou limités à la fonction de stimuli-signes <2H>. Elle peut même, comme musique ou "brise caressante", se mouvoir autour d'un corps propre très diffus, créant alors une présence-absence quasiment pure, presque sans plus aucun support déterminé.

2. Le corps propre thématé par la réserve

Cette fois en opposition avec l'animal, le corps propre hominien se thématise en sus dans la réserve, une certaine façon de se garder en retrait, en repli, comme réduplicativement (plicare, duo, re), en présence de l'autre et de soi, qu'on retrouve, avec des différences de point d'application corporelle, dans toutes les cultures connues, et dont on peut imaginer qu'elle fut assez archaïque. La réserve (servare, re) peut accompagner l'effusion de la tendresse, mais aussi le respect (spicere, re) et la révérence (vereri, re), jusqu'à la crainte révérentielle, produite en particulier par les index.

Les gestes de la réserve ne visent généralement pas le corps-pour-autrui, lequel fut presque partout impartialement exploré et étalé dans ses parties et ses fonctions en cas d'accidents, de maladies ou d'initiations particulières, par exemple dans les circoncisions, les excisions, les infibulations, les trépanations (mésos-américaines). Ils thématisent justement le corps-pour-soi en tant que son statut de

présence-absence et de point de vue d'Univers dissuade de le traiter comme un simple faisceau de fonctionnements, en aval, et de le traiter comme un mixte inanalysable de fonctionnements et de présence-absence <5A>, en amont autant qu'en aval.

La réserve trouva dans le corps hominien d'innombrables réalisations. Selon les positions plus ou moins repliées d'un organisme angularisant. Selon les dissimulations permises par les mains. Selon les distances techniques et distanciations sémiotiques d'approches et de mises en contact. Selon les biaisements de l'image, de la musique, du langage. Selon les transparences de la fumée, les tamis de la lumière, les voix nasalisées ou aspirées, les "chats" et "chattes" dans la gorge, le zézaïement. Bref, les voiles semitransparents de toutes sortes.

D. LES REPRESENTATIONS CORPORELLES ENDOTROPIQUES

Enfin, en plus de schèmes corporels et d'un corps propre, l'amont des spécimens hominiens, qui sont des animaux disposant d'un cerveau à circulation très endotropisante, comporte des images du corps, ou plus exactement des représentations endotropiques de leur corps.

Le terme d'images du corps est plus facile à manier, mais il a trois inconvénients. Il donne trop à croire qu'il s'agit d'images visuelles, alors que les similitudes dont il est question sont tout autant auditives, olfactives, tactiles, kinesthésiques, cénesthésiques, discourantes. D'autre part, il ne marque pas assez que ces images en amont ne sont pas directement les images exotropiques du corps hominien que proposent les images (massives ou détaillées), les musiques (massives ou détaillées), les langages (massifs ou détaillés), mais bien les représentations justement endotropiques qui sont un peu aux représentations exotropiques ce que les schèmes sont aux performances motrices extérieures. Du reste, il va de soi que ces représentations-là sont en causalité circulaire avec les schèmes corporels, ainsi qu'avec le corps propre comme caresse et comme réserve.

Ces représentations endotropiques du corps ont trois niveaux essentiels : physiologique, anatomique, copulatoire, lesquels seront diversement favorisés au gré de la possibilisation et des cohérences culturelles. (a) Physiologiquement, a été endotropiquement valorisé le corps digérant, menstruel, engrossé, excréteur (Japon), pétant (Chine), faisant effort pour marcher ou respirer (Andes), tandis qu'ailleurs ne seront retenus que la respiration plénifiante, la main impérative ou active, le regard (Grèce). (b) Anatomiquement, se déploiera l'imaginaire d'un corps parcellaire, ou global, ou total, ou archipélien, ou atomisé, etc. (c) Copulatoirement seront fantasmées des partitions-conjonctions plus anatomiques et/ou plus orgastiques, hiérarchiques ou complémentaires, adversatives ou dialoguantes, etc.

E. UNE UNITE HETEROGENE ET HETEROCLITE

On le voit, le spécimen hominien est extraordinairement divers. En aval, il comporte un organisme s'adjoignant des panoplies et des protocoles techniques, ainsi que des panoplies et des protocoles sémiotiques, tous constamment ébranlés par la possibilisation. Son amont comprend à tout le moins des schèmes corporels, un corps propre, des représentations corporelles endotropiques. En outre, il est secoué par

les violences intersystémiques de l'interpellation-provocation et de l'amour-haine. Ainsi, le spécimen hominien croise des réalités qui appartiennent à des genres hétérogènes (genos, Heteron), et même hétéroclites (klineîn, Heteron, pencher de différents côtés), attiré par des attracteurs contraires ou contradictoires déterminant des bassins d'attraction hautement instables.

Or il faut bien à un vivant un minimum d'unité, afin qu'il soit efficace et qu'il ait assez de plaisir pour agir. Les spécimens hominiens comme systèmes globaux ont alors exploité diverses ressources: la démultiplication rythmique, la fusion fantasmatique, les stances du geste, de l'oeuvre, du style-manière, les réalisations intersystémiques de l'amour et de la haine. Par quoi ils seront des X-mêmes, à la mort et à la naissance problématiques.

F. LA DEMULTIPLICATION PAR NOYAUX, ENVELOPPES, RESONANCES, INTERFACES

Dès la pris en compte du pas de la marche, et de son rythme, l'anthropogénie a cru opportun de signaler qu'un système concret, comme un spécimen hominien, pouvait se démultiplier en créant en son sein (a) des noyaux, (b) des enveloppes, (c) des résonances, (d) des interfaces <1A5h>. Et c'est sans doute ce qu'a fait partout et toujours Homo en utilisant le recours des clivages du système nerveux en général, et cérébral en particulier <1D1b>, pour établir quelque ordre dans ses aspects hétérogènes et hétéroclites.

Insistons et concrétisons un peu. (1) On (homo) peut mettre en ressaut tels organes, tels systèmes organiques (digestif, respiratoire, reproducteur, moteur, etc.), tels verbes, tels concepts, telles émotions, telles cénesthésies, etc. Ce sont les noyaux, des points et leur entourage proche, qui travaillent par densité et attraction, comme attracteurs organisants. (2) Corrélativement, "on" peut pratiquer ou du moins imaginer des bords (de contours internes et de contours externes) entre tels organes, systèmes, activités, émotions, univers de discours, etc., et tels autres. Ce sont les enveloppes plus ou moins fermées ou ouvertes, imperméables ou poreuses. (3) Au contraire, "on" peut établir des phasages et déphasages réglés entre tels organes ou telles actions tantôt proches tantôt éloignées du système qu'il est. Ce sont les résonances, qui comprennent somme toute toutes les formes de relation autres que l'attraction et l'exclusion, tels les homéomorphismes, les isotopies, les synchronies, etc. (4) Enfin, "on" peut faire qu'une portion de lui-même soit ou apparaisse comme un relais de conversion entre deux ou plusieurs autres. Ce sont les interfaces, dont les transductions entre les lieux d'un système sont rapides ou lentes, lestes ou difficiles, déchirantes ou amusantes, etc.

Assurément, ces noyautages, clivages, enveloppements, mises en phase et transductions ne réussissent à créer une certaine unité systémique que moyennant les sept autres propriétés du rythme que sont l'alternance périodique et métronomique, l'interstabilité, l'accentuation mouvante, le tempo, l'autoengendrement, la convection, le strophisme <1A5a-g>. Et, d'après les moments, ils favorisent l'endotropie, l'exotropie, ou dosent savamment ou fluidement les deux.

G. LA HIERARCHISATION DES FANTASMES

Mais le rythme ainsi défini n'obtiendrait qu'une unité trouée de toutes parts si le spécimen hominien en quête d'une certaine unité opératoire et jouissive ne disposait encore des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques qui font que des fantasmés le baignent et le traversent.

A cet égard le fantasme compulsif <5G4>, où les effets de champ transforment le "saisi" en un gouffre spiralé et vertigineux qui provoque des démarches stéréotypées et récurrentes, est de peu de secours. Mais il reste les fantasmes de choses-performances <6G1>. Les fantasmes de *woruld <6G2>. Les fantasmes de la partition-conjonction (sexuelle et généralisée) <6G3>. L'aura de la présence-absence <6G4>. Tous ressaisis dans l'unité ultime du fantasme fondamental <6G5>.

Ce dernier, rappelons-le, est l'essentiel du destin-parti d'existence <5F>. Il diffuse donc à travers la topologie, la cybernétique, la logico-sémiotique, la présentivité d'un spécimen hominien dans sa singularité. Il met l'Univers non pas en face de lui, mais comme revenant à soi à travers lui, en sorte que, parmi toutes les composantes d'Homo c'est le fantasme fondamental qui a le plus directement affaire avec le refus ou l'acceptation de la naissance et de la mort. Presque toutes les expériences extrêmes ("peak experiences" de Maslow) qu'Homo a conçues - tch'an, satori, nirvana, vision béatifique, - ont essayé d'être une collectivisation en même temps qu'un passage à la limite du fantasme fondamental.

Il y a alors, selon les spécimens hominiens, diverses hiérarchies des types de fantasmes. Tel privilégiant les fantasmes compulsifs, tel les fantasmes de choses performances, tel les fantasmes de *woruld, tel les fantasmes de partition-conjonction, tel les fantasmes de présence-absence, tel le fantasme fondamental. C'est là un aspect essentiel du destin-parti d'existence.

On n'oubliera pas que, dans les unifications fantasmatisques aussi, le plaisir, les plaisirs sont des mobilisateurs puissants <***>. Qu'ils y prennent même cette forme particulière qu'est la jouissance <***>. La jouissance et le fantasme fondamental, tous deux totalisateurs, s'impliquent et s'entretiennent au plus secret.

H. LE GESTE

Les spécimens hominiens ont une unité si fuyante et fragile que, pour l'assurer, en plus du rythme et de la hiérarchie des fantasmes, qui sont des principes unificateurs non consistants, ils ont développé des principes consistants, qui cependant n'empêchent pas la possibilisation. Dans les langues indo-européennes, ces fixations se sont exprimées autour de la racine "st" (stare, istemi, stehen, station, stance), en particulier sous la forme intensive "sist" : con-sister, sub-sister, insister, per-sister, ek-sister, (se) dé-sister, ré-sister, as<ad>-sister, etc. L'italien stanza marque à la fois le repos, l'endroit où on séjourne, comme aussi un ensemble d'actions, exemplairement des strophes de vers ou des suites de tableaux. Le français stance permet d'évoquer cette racine à la fois dans sa pureté et dans son extension, et nous l'emploierons ici.

Disons alors que trois stances de fixation du "je" importent particulièrement à l'unité anthropogénique des spécimens hominiens : le geste, l'oeuvre, le style-manière.

Le geste est un phénomène spatio-temporel complexe. Gérer c'est porter, mais en prenant en charge ce qu'on porte (carricare, charger, convoier). Ainsi, le geste <1F4,3E2>, substantif verbal de gérer (gestus,us), ne tient pas seulement dans les mouvements et mouvances,

qu'Homo partage avec l'animalité antérieure, ni même dans n'importe quelles opérations tenant à la station debout. Il suppose qu'une action-passion revienne sur soi, consiste, insiste, persiste, frémisses de possibles, déclare non seulement des fonctionnements en aval mais des schèmes corporels en amont. Le geste est le résumé constant, à la fois perçu et moteur, de l'unité du spécimen hominien.

1. La gesticulation et le ralenti

Par nature, le geste singulier comprend souvent une part de gestes pluriels encore incoordonnés, confus et presque insignifiants ; ce sont les "petits gestes" (gesti-culi) impliqués étymologiquement par la gesticulation. Gauches, mais en même temps gros de mille possibles, voire de tout, car d'un geste comme de l'âme on peut dire aussi qu'il est quodammodo omnia (d'une certaine façon toutes choses). L'animal ne gesticule pas, sauf un peu le Chimpanzé, le plus incoordonné des singes et le plus proche d'Homo. D'où l'émotion qui s'attache au spectacle du nourrisson qui agite ses membres, montrant à la fois combien le spécimen hominien au départ est inadapté, mais combien aussi il recèle de virtualités, de potentialités, de disponibilités, de latences. L'effervescence néonatale de la stance gestuelle se perpétue dans la maturité, chez Homo décideur, comédien, mathématicien.

Comme stance du spécimen hominien, le geste a la propriété d'activer-passiver les contraires et même les contradictoires, réussissant dans le même temps à dire oui et non, à sortir et rentrer, à monter et descendre, avancer et reculer. D'où sans doute cette habitude française de parler du geste au singulier, parfois majusculé en Geste. L'anglais *gesture* note le même caractère.

La plupart des gestes comportent un certain ralentissement, presque une immanence (*manere, in, demeurer dans*) de leurs mouvements, qui se donnent comme jaillissant de leur amont à leur aval sous l'effet de l'urgence, remontant un moment vers leur amont, et en tout cas donnant à percevoir leur aval comme procédant de leur amont, c'est-à-dire des schèmes corporels, du corps propre en tant que présence-absence et point de vue d'Univers, des représentations corporelles endotropiques, des fantasmes, etc.

Par tout cela le geste est rythme. Et c'est parce qu'elles ne sont pas rythmiques qu'on n'y inclut pas la répétition compulsive (autistique), ni l'immobilisation de retrait ou le dérapage (psychotique), ni la crise de nerfs (névrotique), ni l'agitation (maniaque), ni la prostration (mélancolique).

2. La rhétorique gestuelle du vêtement

Les vêtements enrichissent la stance qu'est le geste en la répandant extérieurement et en la ramassant intérieurement. En particulier, ils marquent l'amont hominien par leur rhétorique de la réserve, indiquant indirectement le corps propre. Dans cette fonction le vêtement a deux recours. (a) De dissimuler et de découvrir des parties (un jour, le vêtement rationaliste-bourgeois découvrira le visage et les mains, parties actives et techniciennes, et dissimulera les parties jugées trop passives ou trop naturelles, dont les pieds). (b) De jouer de diverses densités de couverture : tissus pleins ou transparents, voiles simples ou multiples, déterminant des taux de stabilité et d'instabilité, d'évidence et de fuite, d'ici et d'ailleurs.

Si le vêtement réussit si bien à complexifier la stance du geste, c'est que dans sa structure (sa coupe, sa couture ou son drapé) et dans sa texture (son fil et son tissage) il déclenche fatalement toutes les singularités des catastrophes élémentaires : pli, fronce, aile, queue d'aronde, ombilics elliptique, parabolique, hyperbolique. Rien ne fait autant pressentir les schèmes corporels, le corps propre, les représentations corporelles endotropiques. Le vêtement est une sorte d'interforme entre les formes, croisant le don et le refus.

3. L'intergeste

Mais les gestes et leurs vêtements, tout en étant des stances, sont eux-mêmes labiles comme les spécimens hominiens qu'ils ont pour fonction d'unifier. Et les groupements hominiens ont cultivé des ajustements homéostatiques et allostatiques des gestes de chacun par les gestes des autres, autour de moyennes réglées, habituellement très précises. S'institue ainsi un intergeste, comme il y a une interlocution <15>, avec la même fonction de vérification et de stabilisation réciproques des socii <3F6>. L'étymologie de mode, qui vient du modus latin, féminisé à cause de la finale "e", indique bien qu'il s'agit là d'une combinaison de mesure et de manière.

Moyennant l'intergeste, les groupes hominiens ont dû proposer très tôt un théâtre social permanent. Avec ses différents lieux : les maisons de l'association artisanale ou politique (maison des hommes polynésiennes) ; les maisons de la filiation, monofamiliale ou multifamiliale.

4. La thématization du geste : la danse

Homo a non seulement pratiqué son geste et son intergeste, il les a thématisés dans la danse. Cela tient à leur importance dans l'unité de ses spécimens, mais aussi au fait qu'ils sont précisément des stances, comportant par là même une réduplication, une réflexion, une réflexivité <4C7-8>.

On peut alors embrasser quelque peu la panoplie et les protocoles de la danse en parcourant et croisant les gestes et intergestes

- (1) De translation, de rotation, de scansion, de rétrocession.
- (2) D'application et de coaptation (coït, nidification)
- (3) De domination (leadership) et de soumission
- (4) D'accueil, d'expulsion, de convivialité
- (5) De consolation et de plaisir
- (6) D'instances familiales et de rôles
- (7) D'émotions et de sentiments
- (8) D'indexation de négation, d'affirmation, d'interrogation
- (9) D'indexation d'indicialité
- (10) D'indexation de textures et de structures
- (11) De mimes indexateurs, indiciels, conceptuels
- (12) D'accompagnement ou support du dialecte (phrasé)
- (13) De suppléance du dialecte (sémaphore, langage muet)
- (14) D'inscription
- (15) De performance et de sacrement
- (16) De modes d'existence
- (17) De catégorisation de la possibilité
- (18) De partis d'existence

- (19) De mobilisation de noyaux, enveloppes, résonances, interfaces
- (20) De suspens présentif du temps
- (21) De complexion et de mine (faire bonne mine, grise mine)

Mais sa fonction veut que la danse ne se contente pas de parcourir et croiser toutes les sortes de gestes, il faut encore qu'elle exalte la capacité du Geste de pratiquer simultanément les contraires, et même les contradictoires. Donc qu'elle se meuve inlassablement de l'intergeste (réglé) à la gesticulation (inchoative), et en particulier insiste sur la manière dont l'aval d'Homo procède de son amont de schèmes, corps propre, représentations corporelles endotropiques. Qu'elle tende, détende, compatibilise les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques du fantasme. Ce qui est l'occasion de faire que les aspects du rythme deviennent une sorte de thème en soi où se fécondent réciproquement l'alternance, l'interstabilité, les accentuations, les tempi, l'auto-engendrement, le strophisme, la convection, la gravitation par noyau, enveloppe, résonance, interface. La danse assure l'unification du groupe en même temps que la distinction de chaque spécimen au sein du groupe.

Toutes ces fonctions sont si fondamentales pour les systèmes homéostatiques et allostatiques que sont les spécimens hominiens que la danse a été omniprésente dans l'anthropogénie, en même temps que la musique, laquelle est sa modalité vocale ou instrumentale. Au paléolithique supérieur, à la Grotte des Trois Frères (Ariège), le corps dansant est imagé comme rite d'échange avec l'animalité antérieure, puisque son visage est couvert d'un masque animal. Ailleurs, la danse restera l'ultime raison de vivre, défiant l'inanition et toutes les cruautés de la maladie (l'Afrique noire contemporaine a dansé le sida), tant elle est l'accomplissement le plus natif du fantasme fondamental et de la jouissance. A travers les empires primaires, elle fut, avec les armées, l'accomplissement suprême de la discipline de la société reflétant celle du cosmos.

Il aura fallu la conformité corporelle du rationalisme bourgeois manufacturier depuis le XVIIe siècle, puis la pudibonderie industrielle du XIXe, enfin le scepticisme opératoire lié au body de l'ingénierie généralisée contemporaine pour que, sans disparaître ou être franchement discréditée, la danse devienne une spécialité, réservée à certains temps et à certains lieux.

I. L'OEUVRE

A côté du geste, de l'intergeste et de la danse, qui sont transitoires, les spécimens hominiens, parce qu'ils sont techno-sémiotiques et que les outils et surtout les signes postulent la durée, tendent à assister leur unité fragile par des stances vraiment fixes, sous forme d'objets en situation. Souvent l'outil, l'habitat, et presque toujours les mots survivent à leurs producteurs.

Les Grecs nommèrent ces résultats dépassant les vies d'Homo, et donc contribuant à lier quelque peu son unité hétérogène et hétéroclite, l'ergon, par opposition au ponos, le travail d'entretien sans cesse à reprendre. A cette occasion, le latin parla d'opus, et le français parle d'oeuvre. L'anthropogénie gardera oeuvre mais en distinguant, parce que cette distinction l'éclaire, les oeuvres techniques courantes, dont les

oeuvres par appropriation, et les oeuvres déclarées, tantôt conformes, tantôt extrêmes, ces dernières étant parfois pérennes.

1. Les oeuvres techno-sémiotiques

Les oeuvres courantes sont ces habitats, ces meubles, ces outils, ces couches, sièges et appuis où les spécimens hominiens ont comme déposé et réifié des schèmes corporels, des fantasmes, des représentations exotropiques et endotropiques des corps qui caractérisent leur groupe, et aussi les singularités de chacun (chaque un) au sein de ce groupe. Ces oeuvres sont techniques mais parfois largement aussi sémiotiques. Très souvent elles ont été l'objet de consécration rituelles.

Quotidiennes, sans même avoir été l'objet d'une consécration en règle, les oeuvres sont souvent, comme dit le français, "consacrées" par leur usage. Somme toute, elles sont sacrnalisées par les traces, les usures, les taches qu'un spécimen hominien imprime à des objets de son monde (*woruld) du seul fait de son emploi, et par quoi ils appartiennent justement à ce monde, lequel leur confère en retour son unité, qui finit par se transmettre à l'utilisateur.

C'est ce qui rend si émouvants et paradoxaux les vêtements et autres objets qui ont appartenu à un défunt, lequel par étymologie a pourtant terminé ses fonctions (fungi, remplir ses devoirs, de-, marque de cessation) ; l'usage qu'il en a eu les habite, en sorte qu'ils continuent à être lui ; appartenir vient de partem tenere ad. Les villes étrusques qui comportaient une cité des morts égale à la cité des vivants en furent la déclaration la plus forte, comme la rhétorique des ruines romantiques en a été la thématization théorique ; mais l'accompagnement du mort par ses objets familiers semble très ancien.

2. Les oeuvres purement sémiotiques. Le monument

Cependant, Homo distanciateur et possibilisateur, non content de conférer à des objets techniques une dimension sémiotique, serait-ce un destin-parti d'existence <6L>, fut amené, en même temps sans doute qu'il produisit la musique et le langage massifs, et surtout quand il passa à la musique et au langage détaillés, à concevoir des objets (presque) purement sémiotiques, comme des sculptures, des lieux sacrés, des représentations picturales chamaniques, etc. Cette fois, l'oeuvre contribuait puissamment à l'unité d'un spécimen en l'inscrivant, lui et son groupe, dans un système plus ou moins abstrait de signes à résultats concrets par l'efficacité sémiotique (parfois malencontreusement appelée "efficacité symbolique").

Comme le dit son étymologie remarquable, le monument accomplit la double fonction de moniteur, monumentum, monere, avertir, et de mémorateur, monumentum, memoria, mental, mind. Il concerne l'intergeste du groupe et son théâtre social ; par quoi il est célèbre (celeber, fréquenté). Le monument est souvent une oeuvre purement sémiotique, comme un arc de triomphe, mais il peut être aussi techno-sémiotique, comme un columbarium, ou le fauteuil d'un écrivain ou d'un ancêtre vénérés ; les maisons de famille s'y rangent. Le monument intervient sans doute très archaïquement chez Homo.

3. Les oeuvres déclarées comme oeuvres. Conformes et extrêmes

Enfin, toujours comme possibilisateur, distanciateur et réflexif, Homo dut être induit non seulement à inscrire son parti d'existence dans

l'oeuvre adventicement, mais à en faire secondairement ou prévalement un véritable thème de l'oeuvre. Le parti d'existence activé-passivé étant alors (a) celui du groupe, (b) celui du groupe + celui de quelqu'un, (c) celui de quelqu'un (quelque un).

De nouveau, les oeuvres ayant pour objet de manifester surtout des singularités "inimitables", apparurent seulement en Grèce, et furent donc tardives dans l'histoire d'Homo. Mais, dès qu'elles devinrent difficiles d'exécution, elles ont signalé l'originalité de leurs producteurs en contribuant ainsi à leur unité. Rien n'interdit de croire que certains animaux des cavernes, quant à leur facture ou quant à leur disposition, furent attribués à tel ou tel, ou du moins à telle confrérie chamanique plutôt qu'à telle autre.

Alors, deux grands partis ont été disponibles. Soit les oeuvres affirment plus ou moins la singularité de leur producteur, mais en confortant les codes établis ; ce sont les oeuvres conformes. Soit, au contraire, elles n'hésitent pas à mettre en question les codes, et elles ouvrent ainsi des béances de réel dans la réalité <5I>, à grands coups d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques excités ; ce sont les oeuvres extrêmes.

Ces dernières pratiquent un rapport souvent violent avec la présence-absence, et avec ses objectivations et subjectivations : éternité, simultanité, in(dé)finité, universalité, spontanéité, liberté "forte" intensifiées <4B3>. Mais il faut signaler que beaucoup d'oeuvres de toutes sortes entretiennent volontairement ou involontairement une aura présentive plus ou moins immanente ou transcendante. Et, conformes ou extrêmes, elles sont rythmiques.

J. LA MANIERE ET LE STYLE

L'unité d'un spécimen hominien, comme tous les phénomènes d'Univers, obéit à des conditions de quanta, c'est-à-dire qu'on n'y trouve pas tous les intermédiaires du plus et du moins. Les structures et les textures des formes et des fonctions sont telles qu'il y a des sauts, des sautes. Et cela tant dans les aspects techno-sémiotiques que dans les organismes.

Si, dans un geste ou dans une oeuvre, il intervient des millions de composantes, de subtilités, d'effets de champ multiples et irisés qui font qu'une singularité défie la description de facto, et même de jure, pour celui qui la rencontre et pour celui qui l'est, cependant il s'y trouve, en raison de ces conditions de quanta, des traits, des clivages, qui permettent jusqu'à un certain point de la caractériser (kHaraktèr, gravure) par l'imitation. C'est ce que fait l'imitateur gestuel et langagier. Le mot caricature (carricare, convoyer, charger) dit bien que, dans ce procédé, il y a une charge selon les deux sens d'accentuation et d'assaut.

Cette situation a donné lieu aux termes de style, ou de manière, vocables gréco-latins si pertinents qu'ils ont été adoptés par les langues germaniques : Stil, Manier. La manière insiste sur le fait que c'est dans la main d'Homo manieur et manipulateur que le geste trahit le mieux ses caractères, son type ; on a appelé maniériste (manus) celui qui parvient à épouser suffisamment la main d'un autre pour qu'on croie que les parties d'une oeuvre faites par lui appartiennent à cet autre (ainsi

dans les ateliers de Titien ou de Rubens). Le terme de style ajoute avec pertinence que c'est au bout du poinçon dur utilisé pour écrire (stilus), mais qui pouvait aussi bien être la pierre dure et fine aidant le graveur paléolithique à tailler, que la main d'Homo manifeste de la façon la plus aiguë les singularités du spécimen entier. Le style comme la manière sont alors ceux d'un groupe ou de quelqu'un ; ainsi a-t-on pu parler du style d'un peintre, d'un musicien, d'un peintre, mais aussi de style Louis XIV, Louis XV ou Régence, de style classique ou romantique.

Le rapport qu'ils établissent entre leur singularité et leur style-manière est un des grands enjeux des spécimens hominiens. Le génie <***>, c'est-à-dire étymologiquement une certaine générosité et spontanéité d'existence (ingenium, gignere), implique que la singularité ne se laisse pas trop enfermer dans les stéréotypes d'un style ou d'une manière. Inversement, ce qui fait le spécimen ordinaire c'est que sa singularité se sclérose en ses caractères, et que ceux-ci se réduisent pour finir aux caractères du groupe, ou de ses traditions.

K. LE X-MEME

Dans toutes les langues actuellement connues, on trouve le moyen d'exprimer une instance "je" faisant dyade avec "tu", et triade avec "il". Il est bien probable que quelque chose annonçant cette performance se soit trouvé dès le langage massif. Et, en tout cas, dès les gestes et intergestes sociaux des groupes archaïques.

L'instance du "je" répond initialement à la structure d'un organisme qui constate exotropiquement et endotropiquement que certaines actions-passions sont de lui, sont référables pour finir à son corps propre, et non à ses entours, et cela que ces derniers soient des objets, des performances, des situations, des circonstances, d'autres "je".

Ceci est commun. Mais il y a à cerner quelque chose de plus fuyant et de tout à fait essentiel, bien qu'Homo occidental ait eu tendance à se le dissimuler. Sans quitter l'organisme, l'instance du "je" résulte aussi, et le plus radicalement, des rapports que les synodies nerveuses entretiennent entre elles. Quand X pense : "Je me suis trompé", c'est que des synodies de son cerveau sont en conflit avec d'autres. Quelles sont alors celles qui représentent "je"? Les plus nombreuses? Oui, mais surtout les plus importantes (portare, in), c'est-à-dire celles qui sont les plus solides ; dont les actions portent plus loin ; qui compatibilisent le mieux l'ensemble de l'organisme ; qui ont le plus vaste passé ; qui promettent le plus large avenir à ce passé à travers un présent ; qui sont le mieux identifiables par le milieu ; qui ont le plus d'impact sur ce milieu ; qui se prêtent le mieux à la fonction d'embobinement et d'auto-embobinement du langage.

Les possibilisations qu'on peut formuler comme : "Il faut que je reprenne mes esprits", "Je crois que j'exagère" induisent la même analyse. Elles notent que quelques synodies ont pris trop d'indépendance soit par rapport à d'autres plus essentielles, soit dans l'économie du cerveau envisagé comme un tout, ce qui revient presque au même. Le rapport entre synodies subordonnées et synodies capitales (caput, chef) est d'autant plus stable que le système cérébral hominien est à la fois très clivé et très interconnecté, au point de sembler unitaire, orchestral.

Pour éviter le piège de la particularité des cultures, - certaines transformant "je" en "moi", d'autres allant jusqu'à élider "je" <26>, - l'anthropogénie pourrait appeler la suite des compatibilisations synodiques d'un organisme, avec leurs deux mémoires de restitution et de remémoration, le X-même. Celui-ci est sans cesse transitoire, mais il se pose également sans cesse comme permanent, du fait que ses deux mémoires y activent-passivent à peu près les mêmes synodies. Il est pluriel, mais il se donne comme singulier, vu sa permanence et la familiarité entre les synodies qui s'y rencontrent. Il est toujours en constructions et reconstructions labiles, mais tend à se donner comme préalable à toutes ses élaborations particulières.

Cette source qui ne renvoie à rien d'extérieur ni rien d'antérieur, et qui de plus est éminemment présente-absente puisqu'elle accompagne les "consciences" des objets et situations particuliers, tend à se poser alors comme origine absolue (solvere, ab), indépendante de tout lien particulier. Si bien que, dans un X-même, lorsque la délibération, où plusieurs synodies sont en conflit, ou du moins en pesée (livra, balance, de), produit enfin un déclenchement, la synodie qui passe à l'acte paraît procéder non des interactions de toutes mais d'une instance qui les survolerait toutes (sorte de X-même transcendant). C'est que le déclic dont elle procède enfin résulte largement de conditions quantiques physiologiques ou sémiotiques, et que celles-ci sont assez insaisissables pour donner le sentiment que la détermination procède d'un principe insaisissable.

L. LA COMMUNION DES SPECIMENS HOMINIENS

Le fait que chez Homo l'amont compte autant que l'aval, indique assez qu'aux communications, qui se contentent d'atteindre l'aval, s'ajoutent fatalement chez lui les communions, qui visent aussi l'amont. Dans celle-ci, où les spécimens hominiens prétendent s'atteindre jusque dans leurs schèmes corporels, dans leurs corps propres, dans leurs représentations corporelles endotropiques, dans leur X-même, ils n'ont plus les recours de la simple collaboration. Ils ne réussissent que par deux conduites. L'une est transitoire, c'est l'interpellation-provocation. L'autre est stabilisante, c'est l'amour-haine.

1. L'interpellation, la provocation, l'altercation, l'apostrophe

Les formes les plus simples des relations communionnelles se disent en français (a) la provocation, un appel qui fait venir, mande, défie (vocare, pro) ; (b) l'interpellation, une mise en demeure accusatrice créant un entre deux (pellere, inter) ; (c) l'apostrophe, une position par détournement (strephein, apo) ; (d) l'altercation, où l'autre-en-général (alius) devient l'autre-de-deux (alter).

Les contenus de ces démarches, justement parce qu'elles sont communionnelles et visent les amonts autant ou davantage que les avals, sont habituellement vagues, massifs, fugaces, tenant surtout en effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques fixateurs, cinématiques, dynamiques, excités <4A-E>. On peut croire que, à l'origine des dialectes, les provocations, interpellations, apostrophes, altercations ont été très initiales.

2. L'amour et la haine

En contraste avec ces communions passagères et relativement violentes, l'autre communion hominienne que les langues romanes appellent amour, amore, amor, est un état intersystémique excité relativement soutenu entre deux spécimens hominiens principalement dans leur amont. C'est pourquoi les structures y tiennent moins de place que les textures <4D>, où excelle la caresse, déjà rencontrée à l'occasion du corps propre. Et le langage qui intervient en ce cas est principalement présentif ("phatique") <14C3>.

L'effet amoureux est, par la rencontre de deux systèmes, la suscitation d'un intersystème dont les propriétés ont été souvent relevées par Homo étonné, en ordre dispersé mais avec pertinence. Cet intersystème a quelque chose d'autarcique, c'est-à-dire qu'il tend à se suffire et même à abolir plus ou moins ce qui l'entoure, comme le font déjà la caresse et le langage présentiel. Ses exaltations sont universalisantes spatialement et aussi temporellement, et on y retrouve naturellement les objectivations-subjectivations de la présence-absence : éternité, simultanéité, in(dé)finité, spontanéité, liberté "forte" <5B3>. Le phasage à la fois excité et durable dont il résulte est si complexe qu'il s'obtient cumulativement mais souvent aussi dans un ajustement abrupt (coup de foudre). L'énergie et l'information provoquées semblent et sont alors très supérieures à la somme des énergies et des informations des deux systèmes séparés. Les causes de la coaptation intersystémique sont les similitudes, les dissimilitudes, les complémentarités, mais aussi les disparités réorganisatrices, allostatiques et homéostatiques. Les points de fixation et de perméabilité interrelationnelles sont principalement le regard, le souffle, le pas de la marche, la complexion (texture), et le plus généralement les correspondances de rythme <1A5>.

Un pareil croisement du Même et de l'Autre, et où chacun (chaque un) intervient comme amont plus encore que comme aval, est éminemment réalisateur de la partition-conjonction généralisée <4G3>. Et celle-ci y tend souvent à la partition-conjonction sexuelle <4G2>. Etant donné sa culmination, l'amour se renverse souvent en haine, laquelle est parfois aussi culminante que lui. Dans l'amour comme dans la haine, en raison de la possibilisation hominienne, rien n'a varié davantage que la saisie d'autre et de même, entre les deux pôles de l'Autre conçu comme véritable Même jusqu'au Même conçu comme le véritable Autre, entre les extrêmes de l'assassinat et du suicide.

Chez Homo possibilisateur substitutif, l'amour et la haine peuvent, comme la caresse et le discours tendre, s'adresser, outre à l'autre hominien singulier, à des groupes hominiens, à des animaux, à des objets, à des idées abstraites comme le destin : les Romains ont parlé d'un amor fati (amour du destin), dont on notera qu'il pénètre peut-être tout amour quelconque. Cependant, pratiquement et théoriquement, amour et haine ont d'ordinaire atteint leur comble dans le Deux du couple. Et même dans le Deux du couple hétérosexuel où la partition-conjonction trouve ses distensions maximales, et donc ses résonances internes maximales. Actuellement ou virtuellement. Car, encore une fois, chez Homo désirant, le Deux peut lui-même se réduire à un seul projetant endotropiquement un second, en un désir assez fort pour projeter face à lui un désir réciproque. Solitairement, et alors il "devient culte ou fantasmagorie" (Sartre). Ou bien en interaction conflictuelle (racinienne) avec l'autre rétif.

L'amour dérive constitutionnellement des performances orchestrales <1D2g> que permettent au cerveau hominien son anatomie, ses centres neutralisants et généralisants, ses neuromédiateurs (neurotransmetteurs, hormones). Il a même dû être sélectionné par l'espèce en raison de ses accomplissements non seulement génésiques, mais aussi techniques et sémiotiques. C'est pourquoi, dans les temps historiques, on le retrouve partout, depuis la fraîcheur des lyriques égyptiens et du Cantique des Cantiques jusqu'aux rétorsions de Sappho et d'Apolliniare ; Amers de Saint-John Perse a bien déclaré cette antiquité (au sens confucéen) : "Une grande vague depuis Troie <...> Au très grand large loin de nous fut imprimé jadis ce souffle." Bien plus, les conditions amoureuses et haineuses furent sans doute réunies dès le temps des images du paléolithique supérieur. Et Homo erectus eut peut-être déjà assez d'orchestration cérébrale <1F2g> et d'intercérébralité <1D1j> pour éprouver et aussi sélectionner les accomplissements et la jouissance de cet effet intersystémique.

M. LES LIMITES TEMPORELLES DES SPECIMENS HOMINIENS

Les spécimens hominiens ont un commencement et une fin assez déterminés, comme tous les vivants, par opposition aux formations minérales très indécises à cet égard. Les vivants n'ont lieu qu'une fois dans l'Univers et ils y déterminent une saillance tranchée en raison des différences nombreuses et souvent très néguentropiques qu'ils introduisent au sein de leur environnement.

La fin et le commencement de leur singularité font alors problème pour les spécimens dans la mesure où leur technique et leur sémiotique ont pour effet que leur naissance et leur mort se fixent endotropiquement dans les mémoires et exotropiquement dans des "choses". Le langage même seulement massif joue là un rôle primordial puisque, du vivant de l'organisme, il tisse à son propos une constellation sémiotique transmissible qui lui survit. Constellation qui empêche de croire à sa disparition. Et qui rend son commencement également dubitatif. Très tôt Homo a dû concevoir des formes de survie. Allant de pair avec des formes de prévie. D'abord pour autrui, ensuite pour lui-même, quand il commença d'avoir un lui-même consistant. Non en raison d'un "désir d'immortalité", qui fut occidental, mais de la consistance techno-sémiotique de ses oeuvres.

1. La mort

Vu la station debout, le cadavre hominien fut très tôt pour le groupe un thème de perplexité, c'est-à-dire de perceptions, de mouvements, de sentiments contraires ou contradictoires (plectere, per), s'il est vrai que la stature hominienne comporte une exaltation de la rencontre, et que la rencontre d'un vivant étiré debout et d'un mort étiré couché (comme la seule figure humaine de Lascaux) est paradoxale.

D'où des manipulations imposées au cadavre depuis au moins la fin d'Homo erectus, puis des incinérations et des ensevelissements rituels, avec non seulement des sépultures primaires, sur place, mais aussi des sépultures secondaires, par retour à la terre natale de ceux qui sont morts loin du pays, dès le néolithique. D'où l'accompagnement du cadavre par ses objets. D'où des positions plus ou moins rituelles, évoquant le foetus replié, ou pointant un point cardinal privilégié. D'où les

doctrines de l'immortalité temporaire et définitive, ou de la métempsychose.

2. La naissance

Le début d'une singularité hominienne, d'un X-même, a, comme sa mort, une portée sociale pour diverses raisons. (a) La gestation et la mise à bas sont problématiques chez Homo, primate redressé, et elles finirent par donner lieu à une obstétrique compliquée en positions debout, assise, couchée, appelant des assistances comprises dans l'étymologie de *to midwife* (*wife*, *mid* <with>, assistante) et d'accoucher (*ad-col-locare*, *locare*, *cum*, *ad*, assister de près). (b) Dans un groupe techno-sémiotique l'apparition d'un nouveau spécimen ébranle la distribution des instances et des rôles. (c) La naissance hominienne initie un long temps d'éducation. - D'où des célébrations (*celeber*, fréquenté) des naissances sans doute assez anciennes.

Cependant, le nouveau-né n'a jamais eu chez Homo autant de relief que le mort. C'est que, si la naissance est un phénomène vérifiable et datable, elle n'est que l'aboutissement d'une gestation de dix mois lunaires très ostensible en station debout, et surtout d'une fécondation inobservable, au point de n'avoir pas été partout liée à l'accouplement, mais plutôt aux fantaisies d'un animisme diffus, avant d'être entendue comme la mise en place d'une semence masculine, seule active dans un corps féminin, couveur (Hébreux, Grecs). D'autre part, l'accouchement fut souvent perçu comme une naissance parmi d'autres : naissances antérieures d'un fœtus passant par une forme végétale, puis animale, puis humaine pour Aristote et Thomas d'Aquin <26F>, naissances ultérieures initiatives de l'adolescence et du mariage, parfois de la mort. Si à Lascaux il y a un mort étendu raide, il n'y a pas de nouveau-né, même animal.

Ainsi, tandis que la mort suscitera partout chez Homo d'innombrables protocoles post mortem (livres des morts égyptien et tibétain) et ante mortem (l'agonie féodale de Guillaume racontée par Duby), la naissance restera toujours confuse et disponible.

N. LE SPECIMEN HOMINIEN COMME SYSTEME COMPLIQUE ET COMPLEXE

Il est normal qu'une anthropogénie se demande quel type de système est Homo. Assurément, ce n'est pas un système théorique, mais un système physique. C'est même un système minéral (il tombe et brûle <19E1>) et un système vivant (répondant aux propriétés des autres vivants <19E2>). Mais en sus Homo est un système techno-sémiotisant, lequel a la propriété de produire des objets techniques et des signes, par exemple des tectures, des images, des chants, des dialectes, des écritures, des mathématiques, des logiques, des physiques, des ontologies, des épistémologies, des anthropologies. D'autre part, ce système sémiotisant est sémiotique, puisque non seulement il produit des signes, mais pour une large part "est" littéralement les signes qu'il produit, reçoit, stocke en mémoire. Ses signes le constituent au moins autant qu'il les institue.

On précisera alors, comme l'a souligné depuis 1950 la General System Theory (théorie générale du système et théorie du système général), que le système qu'est un spécimen hominien, en plus de sa structure, ou plutôt ses structures, est doué de restructuration et de délocalisation, c'est-à-dire de propriétés de transformations

structurelles et de mises en "lieux", dirait un logicien topologiste ; tout cela étant impliqué dans le concept de situation <1B2>. Dans les machines, les restructurations viennent de "postes de restructuration", et il en va de même pour le spécimen hominien, qui "possède" un système nerveux et surtout un cerveau. Mais, de plus, Homo "est" restructurations, et cela sous deux aspects : (a) en tant que dans tout système nerveux, le software prend la forme d'un hardware, et inversement <1D1a>, (b) en tant que les systèmes sémiotiques qu'il produit, et que littéralement il "est", sont eux-mêmes en restructurations constantes. Soit qu'ils équilibrent leurs déséquilibres (homéostasie), soit qu'ils ouvrent leurs équilibres (allostasie), soit surtout que les désignés toujours mouvants fassent bouger les désignants.

Homo est, dans l'Univers proche, le système le plus compliqué et le plus complexe que nous connaissions. En français, compliqué et complexe sont des doublets de complecti, embrasser (plectere, tresser, cum). Par sa phonosémie et son allure de fréquentatif, complication vise alors les cas où un système contient des éléments peu embrassables, parce qu'ils sont trop nombreux, voire parce qu'ils appartiennent à des séries franchement hétérogènes. En regard, complexité vise les cas où, malgré leur multiplicité ou leur disparité, les éléments d'un système peuvent y être embrassés d'une seule saisie ; en sorte qu'ils sont perçus comme procédant d'une source une, ou comme se créant une source une. Homo economicus est surtout compliqué. Homo musicus est surtout complexe.

On dit volontiers depuis quelques années qu'un spécimen hominien, ou même déjà un vivant, est un système hypercomplexe. Anthropogénie n'utilisera pas ce terme un peu inflatoire.

* * *

Situation du chapitre

Ce chapitre, qui conclut les bases d'Homo, n'a pu envisager le spécimen hominien que de façon générale et abstraite, en y distinguant un aval et un amont, des schèmes corporels, un corps propre, des représentations corporelles endotropiques, une hiérarchie des fantômes, les stances du geste et de l'oeuvre. Tout cela devra se concrétiser au cours des accomplissements d'Homo dans la deuxième partie, et de ses articulations sociales dans la troisième. Ainsi, les avatars du X-même supposent tellement la vue de tout le reste, qu'ils sont reportés au chapitre final de l'ouvrage <28>.